



CLASSIQUES
GARNIER

ARTIGAS-MENANT (Geneviève), « Conclusion », *La Lettre clandestine*, n° 12, 2003, *Lecteurs et collectionneurs de textes clandestins à l'âge classique*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-17292-5.p.0223](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-17292-5.p.0223)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2004. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

CONCLUSION

Le dossier qu'on vient de lire a permis de rapprocher, sur un sujet essentiel pour l'étude des manuscrits philosophiques clandestins, le fruit d'une journée d'étude tenue à Créteil en juin 2003, des travaux présentés lors d'une Table ronde au onzième congrès international des Lumières, à Los Angeles en août, le résultat de recherches conduites pendant ces derniers mois dans des fonds jusqu'alors inexploités. C'est dire que la question ici traitée correspond à un moment caractéristique de la recherche dont, comme souvent, les chemins se croisent de façon frappante. On aura noté que cet ensemble révèle des découvertes nouvelles, celles que réservaient le fonds d'Argenson à Poitiers ou les papiers de la famille La Vieuville, mais surtout cette enquête dans sa diversité précise et renouvelle nos connaissances sur la réception des textes clandestins au XVIII^e siècle. Quelques traits saillants se dégagent.

On remarque d'abord tout ce que cette réception doit, autant qu'à de « nouvelles libertés de penser » (pour reprendre le titre du recueil de 1743), à des traditions persistantes de l'humanisme occidental : le goût de l'érudition, mais aussi la manie de la collection, si manifestes chez des hommes comme Sépher, Hohendorf, Pelli, Alfieri. Cette dernière attitude entraîne l'existence pour nos textes de « lecteurs extensifs » comme Pelli, plus curieux que réellement impliqués par le détail d'un débat rigoureux. Elle met en évidence aussi, comme le soulignent plusieurs chercheurs, l'étroite relation entre les manuscrits et leur contexte imprimé dont ils sont inséparables aux yeux des collectionneurs, des bibliomanes et des lecteurs.

Les recherches actuelles permettent, on l'aura remarqué, de distinguer plusieurs sortes de ces lecteurs. On peut nommer des lecteurs avérés comme d'Argens, Pichon, d'Argenson, La Vieuville, commentateurs, et parfois possesseurs, de manuscrits hétérodoxes. Mais la prudence, les effets des censures familiales, le hasard des transmissions obligent à s'intéresser aussi à des lecteurs probables : de savantes déductions,

véritables enquêtes textuelles permettent de déceler la connaissance hautement vraisemblable des manuscrits clandestins par des personnages comme l'auteur des *Lettres à Sophie* ou comme Boulanger : l'examen minutieux des textes, et notamment des citations et références qu'ils contiennent, permet de reconstituer des collections virtuelles ou du moins des lectures presque certaines. Mais réduire le monde des lecteurs et collectionneurs de textes clandestins à ces seuls cas bien documentés serait fausser la réalité historique. Comme le montrent plusieurs articles, il faut aussi s'intéresser aux lecteurs et collectionneurs possibles en explorant des bibliothèques à la recherche d'indices et de pistes diverses : c'est pourquoi il est important de procéder à un examen méthodique des catalogues de bibliothèques en apparence inoffensives, comme celle de Marie-Ernestine d'Eschenberg en Bohême du Sud ou celle du poète italien Alfieri. À défaut de révéler la présence de textes subversifs, ces études permettent de reconstituer le cheminement des écrits français à travers l'Europe et de comprendre le fonctionnement de réseaux aptes à diffuser, en même temps qu'une littérature ostensible, des ouvrages moins avouables.

Lecteurs et collectionneurs formaient-ils une « organisation » pour reprendre le titre du célèbre livre d'Ira O. Wade ? Les nouvelles recherches ici rassemblées ne permettent pas de confirmer l'existence d'un réseau unique structuré et animé par une commune idéologie, mais il apparaît clairement que des liens personnels multiples existent et que de véritables cercles se sont constitués, comme celui que forment Sépher et ses correspondants ou bien plus nettement encore ce « concile » autour du curé Guillaume dont La Vieuville décrit les motivations et le fonctionnement.

Il reste que les collectionneurs et donc sans doute l'essentiel des lecteurs paraissent appartenir à un monde aristocratique (élargi à son entourage) dont les exemples les plus frappants sont ici représentés par Eugène de Savoie ou le marquis d'Argenson. Ensuite viennent les membres d'une élite intellectuelle, proches de l'*establishment* comme Sépher, mais on ne peut exclure que cette impression soit due aux aléas de la documentation, car seules les grandes bibliothèques privées font l'objet d'un catalogage, de ventes publiques ou d'une conservation soignée et ce sont d'improbables hasards qui permettent de retrouver la trace des collections obscures telles que celle de Pichon.

Une autre méthode pour approcher le monde des lecteurs et des collectionneurs de textes clandestins, c'est d'étudier leurs fournisseurs. Ce peut être en explorant le cas d'un imprimeur-libraire spécialisé comme

Reguilliat de Lyon, ou bien le monde des libraires du Refuge, ou bien les circuits commerciaux qui alimentent les amateurs de toute l'Europe, ceux des villes italiennes et ceux des lointains châteaux de Bohême. Ainsi se dessinent peu à peu les structures grâce auxquelles la diffusion des écrits hardis a pu se faire pendant tout le XVIII^e siècle.

Ainsi surtout est soulignée la dimension internationale du phénomène. Les indices, il est vrai, sont parfois trompeurs : certains manuscrits de Saint-Petersbourg y sont d'importation tardive ; mais beaucoup d'autres cas montrent une demande, une circulation, une diffusion qui se poursuit pendant tout le siècle du Nord au Sud de l'Europe. Et tout converge pour montrer pendant toute cette période un intérêt simultané des lecteurs et des collectionneurs pour les textes manuscrits aussi bien que pour les textes imprimés. Pour reprendre la conclusion d'Olivier Bloch, de multiples enquêtes souvent fondées sur « des détails apparemment infimes » conduisent à des « conclusions de portée non négligeable, à commencer par la persistance de la circulation manuscrite jusque dans la phase terminale du processus culturel dont elle a été l'agent depuis le début du siècle au moins ».

Geneviève Artigas-Menant
Université Paris XII et UMR 8599